

L'adolescent entre psyché et soma

L'adolescence inaugure pour la plupart d'entre nous la véritable rencontre avec notre corps et pose la question du statut de celui-ci et de son appartenance. Jusqu'alors en effet, aussi essentiel soit-il dans la formation et l'organisation de la personnalité, le corps fait partie des données qui s'imposent à l'enfant comme un élément constitutif de son monde, source de sensations et parfois de conflits, mais dont l'individualité et l'originalité n'apparaissent pas comme telles.

C'est avec les premiers signes de la puberté que naissent les premiers sentiments d'étrangeté à l'égard du corps propre et que se font jour les premières interrogations sur les liens entre le sujet et son corps. En effet, avec la puberté, la nature nous donne un corps qui devient apte à réaliser les pulsions : agressivité, pulsions sexuelles ; il y a là quelque chose qui a un effet considérable sur l'appareil psychique, effet dont la dimension inéluctable ne doit pas faire oublier le caractère potentiellement traumatique. Ceci est souvent plus frappant d'ailleurs chez les filles que chez les garçons et va entraîner des expressions de cette crise un peu différentes selon le sexe.

Il faut recréer une nouvelle distance au sein de la famille et on peut comprendre la plupart des comportements de l'ado-

lescent comme une tentative d'aménager ce nouvel espace familial ; et ceci du fait de la soudaine proximité, notamment à caractère incestueux et également parricide avec les parents, qu'introduit ce corps nouveau. Tout un travail de familiarisation est nécessaire pour intégrer ce corps pubère. Celui-ci est vécu d'une manière très spécifique mais inconsciente, comme un représentant du lien avec les parents, autant que comme le corps propre de l'individu. Plus les adolescents auront eu, notamment dans la première enfance, des problèmes relationnels avec leurs parents, plus il y aura une problématique de dépendance mal résolue, plus le corps sera vécu comme un corps étranger. C'est compréhensible, parce que le corps c'est ce qu'on n'a pas choisi d'avoir ; il nous vient des parents ; c'est le lieu de l'expression des ressemblances avec les parents ; c'est le fruit de l'union des parents. Au fond, c'est le vécu de l'héritage, du destin, qui est ainsi véhiculé par le corps.

Le corps : théâtre des modifications de l'adolescence

Le corps est l'élément pivot de l'adolescence. C'est sa transformation sous l'effet des modifications hormonales de la

puberté qui introduit les changements de l'adolescence. Le corps de l'adolescent révèle les particularités de son statut psychique. Il participe intimement de la vie psychique. Il en est un révélateur et un des moyens d'expression privilégié. Il ne saurait cependant se confondre avec elle. Sa matérialité, la distance que la conscience réfléchie peut prendre par rapport à lui le rapprochent de la réalité externe ; « la réalité, c'est ce qui résiste », écrivait Jaspers. Le corps résiste, et c'est peut-être ce qui explique qu'il soit si fréquemment sollicité quand l'identité est mise à l'épreuve. On comprend que ce double statut d'appartenance au monde psychique interne et à la réalité externe lui confère une place privilégiée dans l'organisation et l'expression des manifestations psychopathologiques, dès lors que la problématique identificatoire est au premier plan. C'est évidemment tout particulièrement le cas à l'adolescence. Il est partie intégrante de la représentation de soi, mais en même temps il est perçu par la psyché comme corps étranger, dans la mesure où il échappe à son contrôle et la plonge dans une situation de passivité. La psyché assiste en effet impuissante aux transformations du corps qu'elle suit ou au maximum accompagne, mais qu'elle ne décide pas : les règles, les premières éjaculations, les caractères sexuels secondaires, autant de « réalités » qui s'imposent à elle. Il y a dans cet écart psyché/soma, tel qu'il se révèle crûment à l'adolescence, les prémices d'un possible clivage.

Le corps pubère apparaît comme le révélateur de l'ananké : cette nécessité qui s'impose à l'adolescent sans se soucier de ses désirs propres ; nécessité de la sexualité, c'est-à-dire d'appartenir à un des deux sexes ; nécessité de se soumettre aux apparences corporelles, héritage des parents ; nécessité de s'inscrire dans une filiation.

Mais qui plus est le corps de l'adolescent le trahit à plus d'un égard :

- il échappe au pouvoir de maîtrise du Moi, qui est un des acquis importants de la phase de latence, en étant le lieu essentiel d'expression des transformations de la puberté, effets de la physiologie et non

du pouvoir du Moi. Celui-ci peut se croire maître de ses pensées et de ses idéologies, il subit son corps ;

- il n'est plus l'écran protecteur derrière lequel l'enfant peut cacher pensées et désirs, mais devient la scène sur laquelle ses roueurs, sa gaucherie et son trouble révèlent ses émois et ses désirs les plus intimes ;

- il est le terrain privilégié de concrétisation et d'étalage de l'héritage des parents que les ressemblances physiques avec ceux-ci dévoilent au grand jour au point que l'adolescent peut ne plus savoir ce qui lui appartient en propre.

Ce corps étranger, qui perd avec l'adolescence sa familiarité, qu'il va falloir réapprendre à aimer et à assimiler à son image de soi, est aussi un corps incestueux, porteur des désirs du sujet, fruit de l'union des parents et création du sujet lui-même. Ce fut la tâche de toutes les civilisations de contribuer à apporter des solutions groupales et sociales à cette problématique de l'émergence d'un corps apte à agir les pulsions et de la nécessité d'une autonomisation par rapport aux liens de l'enfance. Elles l'ont fait notamment par l'intermédiaire des rites de passage qui sont l'expression sociale de ce travail psychique individuel demandé à chaque adolescent. On peut d'ailleurs être frappé que tous ces rites de passage se traduisent toujours par une inscription corporelle violente et douloureuse sur le corps même de l'adolescent qui vient ainsi stigmatiser la coupure d'avec l'enfance et l'affiliation au groupe des adultes. Ce besoin de réappropriation du corps propre, voire d'auto-engendrement, se traduira dans les marques (modes, tatouages, attributs divers...) que l'adolescent y inscrit et qui signent sa nouvelle appartenance, comme autant de rites à des fins strictement privées ou plus ou moins collectives (bandes, sectes...). En même temps que l'appartenance, la marque corporelle signe la rupture et la coupure d'avec le monde antérieur, celui de l'enfance et de la dépendance aux parents. Il nous paraît probable qu'il faille voir dans la violence exercée sur ce corps qui accompagne, même très atténuée, ces rites de passage, la tentative de figuration

de ce qui fait le plus violence à l'adolescent, à savoir la nécessité dans laquelle il se trouve de devoir rompre le cordon ombilical, se détacher du corps maternel pour conquérir une identité qui ne va pas de soi. On y trouve condensée l'importance du corps comme simulacre et moyen d'exorciser les désirs inconscients, ici de maintien du lien maternel.

La psychopathologie de l'adolescence montre que les troubles qui éclosent à cette période de la vie peuvent être analysés sous l'angle de l'expression d'une division du sujet lui-même qui est conduit à rejeter une part de lui vécue comme une aliénation possible à ses objets d'attachement, tandis que cette conduite de rejet contribue à lui permettre de s'affirmer en une identité négative qui ne devrait rien aux personnes investies. Ce processus de rejet et de réappropriation dans le négatif peut concerner le corps dans son ensemble, la pensée, ou tel ou tel élément du corps, telle ou telle fonction ou capacité. Il peut être extensif, s'étendre en tâche d'huile ou se focaliser à chacun de ces éléments. Mais il est un point commun à ces différentes manifestations qui autorise à les regarder comme participant d'un même processus, c'est que la partie du sujet qui est ainsi attaquée et rejetée est toujours un élément antérieurement investi et qui l'est en fonction d'un lien avec un des objets d'attachement privilégié du sujet. Ce qui est alors rejeté, c'est essentiellement ce lien en tant qu'il est vécu comme la manifestation d'une dépendance dangereuse à cet objet et l'expression d'un pouvoir aliénant possible de cet objet sur le sujet.

Revendiquer le droit à la différence

En cas de conflits identificatoires majeurs, le corps peut servir à assurer le maintien d'une identité défaillante. Il nous semble que le thème de la revendication du droit à la différence est un des moyens privilégiés dont dispose l'adolescent pour affermir une identité que ses conflits et sa dépendance profonde aux

parents en particulier menacent constamment. C'est un des points où l'influence des modèles culturels apparaît la plus importante et peut permettre de saisir les raisons des changements récents dans l'expression de la psychopathologie de l'adolescence. Ce droit à la différence s'est essentiellement exprimé dans les années 50 et 60 par le biais de la revendication d'une sexualité différente. Actuellement, il s'est déplacé sur le droit à disposer de son corps à sa guise, jusques et y compris dans ces formes extrêmes que sont le droit à le maîtriser ou à le détruire telles que : le droit au suicide, l'anorexie mentale, la mode punk avec ses attaques contre le corps et sa recherche d'enlaidissement, les multiples formes de soumission et d'offrande du corps à des fins sadiques, la propension des adeptes des sectes à imposer des formes souvent peu symbolisées de mutilation du corps.

Dans cette perspective on peut se demander si les troubles psychopathologiques des adolescents, notamment ceux à expression corporelle essentielle, n'occupent pas cette fonction de rite. Toute perturbation des conduites est devenue maladie et une forme socialement entendue et reconnue du malaise individuel. Par là, l'adolescent sort de sa solitude et finit par obtenir une réponse de l'entourage social sinon de sa famille directe. Mais en s'installant, le trouble perd sa valeur relationnelle de communication avec les autres et de cri de détresse et d'alarme, de rite encore socialisé, provoquant et sollicitant l'adulte, il se transforme en un rituel conjuratoire qui finit par s'enfouir dans le corps et devenir indéchiffrable. Le trouble devient une commémoration indéfinie de l'alliance ratée entre l'adulte et l'adolescent, au travers de la répétition monotone des mêmes troubles, des mêmes conduites pathologiques dans une sorte de ritualisation interminable qui caractérise la psychopathologie de l'adulte. Le trouble ne représente plus alors qu'un rite personnel qui n'est plus lié au consensus social, un acte « insensé » qui ne peut plus être reconnu que comme « maladie », pure énigme biologique ayant même cessé de poser la

question de son sens et de sa valeur de communication.

Le corps est ainsi un instrument privilégié à la disposition de l'adolescent pour l'aider à trouver une issue à son malaise identificatoire. Le risque de cette inscription corporelle des difficultés de l'adolescent est double. Elle se fait toujours sur le mode négatif de l'attaque du corps et contribue ainsi à dévaloriser et marginaliser davantage l'adolescent. Elle contribue à renforcer la méconnaissance des conflits de l'adolescence et le sens de sa plainte. Remarquons enfin que cette expression corporelle est davantage le fait des filles que des garçons et que le pronostic en est habituellement plus sévère chez ces derniers. Peut-être faut-il en chercher la raison dans le fait que la fille est plus intériorisée et qu'elle possède un corps semblable à celui de la mère, ce qui peut faciliter l'expression au niveau du corps des conflits d'identification. L'utilisation de cette voie par le garçon renvoie à une identification féminine importante qui le met en contradiction avec son identité et pourrait rendre compte de sa plus grande sévérité en mettant en cause l'identité même. ■

Philippe Jeammet

Psychiatre, chef du service de psychiatrie de l'adolescent et du jeune adulte, Hôpital international de l'Université de Paris